

3° *La charité.*

La religion déclare que le superflu des riches est le nécessaire des pauvres. La religion avertit les riches qu'au tribunal de Dieu toute la discussion sera réduite à cette simple formule : « Le ciel avec la charité, point de ciel sans charité. » Et sous l'influence du christianisme on a vu depuis vingt siècles des torrents de bienfaits descendre des sommets dans les vallées de la société. Je n'insiste pas. Je reviendrai là-dessus.

La religion favorise la production de la richesse. La religion règle l'usage de la richesse. Qui, après cela, oserait prétendre que la religion est indifférente ou hostile aux intérêts matériels de ce monde ? Les intérêts matériels de ce monde reposent sur les principes de la religion chrétienne. Le christianisme ne sauve pas seulement les âmes. Il est encore le garant de l'ordre temporel. Car la science du bien-être découle de la science du bien et la science du bien découle de la science du vrai. Si nous voulons vivre, il faut, sous tous les rapports, revenir à Dieu et à la religion. Elle a les promesses de la vie future et les promesses de la vie présente !

Amen !

QUARANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

**La Religion s'occupe trop de la vie future
et pas assez de la vie présente**

2° *LA RELIGION NE S'OCCUPE PAS ASSEZ
DE LA VIE PRÉSENTE*

MESSIEURS,

On reproche à la religion de ne pas s'occuper assez de la vie présente. A cela j'ai répondu que la religion n'est point opposée, mais qu'elle est, au contraire, favorable au bonheur temporel et à la richesse des nations... On insiste, et certains prétendent que la religion ne travaille pas à améliorer le sort de l'ouvrier. Or, c'est tout le contraire qu'il faut dire, car d'abord elle le détourne de tous les vices qui contribuent à l'appauvrir et finissent par le précipiter dans l'abîme. C'est ce que je me propose de vous montrer aujourd'hui.

I. Une première cause de la misère, c'est l'*assiduité au cabaret.*

La multiplicité des cabarets n'est certes point un

signe de civilisation, mais bien un signe de la décadence morale d'un peuple. Les économistes, les médecins, les jurisconsultes, les moralistes n'ont qu'une voix pour dénoncer les effets mortels du cabaret pour la bourse de l'ouvrier, pour son corps, pour son intelligence, pour son cœur et pour sa famille. Là se boit chaque année pour plus d'un milliard d'alcool. Que ne ferait-on pas avec ce monceau de richesses pour le bien-être du travailleur? — Là le peuple n'engloutit pas seulement son argent, mais encore sa santé. Il s'empoisonne, il se rend incapable de travailler, il se tuberculose, et, en se débilitant, il anémie les enfants à naître, il dégrade la race, il corrompt le sang de plusieurs générations. — Là l'ouvrier s'abrutit par des excès honteux et il se matérialise. — Là vient sombrer le bonheur de sa femme et de ses enfants. Il dépense son salaire en égoïste. Il oublie les siens. Lui qui devrait en être l'appui et le soutien, il en devient, par ses prodigalités et par ses emportements, le fléau et la désolation. La multiplication des cabarets est une véritable plaie sociale et une source abondante de misère.

Or qui oserait dire que la religion est responsable de ce mal? Elle fait tout au monde pour le combattre. Elle condamne l'intempérance, elle tonne contre l'ivresse, elle voudrait endiguer le torrent du sensualisme. Est-ce sa faute si elle n'est pas écoutée, si l'on brave ses avertissements, si l'État

entretient et cultive des vices qui sont avantageux pour le fisc, mais qui sont déplorables pour la santé et la moralité de la nation?

II. Une autre cause de la misère, c'est le mépris des travaux des champs.

Pendant une année tout entière, Messieurs, je vous ai parlé du phénomène effrayant de la désertion des campagnes. Rappelez-vous ce que je vous ai dit là-dessus. L'habitant des campagnes, séduit par l'espoir d'un salaire plus élevé et d'une vie plus facile, se désaffectionne de son village et part pour l'opulente et splendide cité. Pensez donc! Là, à la ville, on ne laboure pas la terre sous la pluie, on ne fauche pas sous un soleil brûlant, on fait moins d'ouvrage, et on est mieux payé, mieux nourri, mieux vêtu. Hélas! il y a tant de bras à la ville, que le travail manque pour les occuper; les chômages y sont fréquents; et puis si parfois les salaires sont plus considérables qu'à la campagne, les subsistances sont aussi d'un prix plus élevé... Et bientôt le villageois déclassé se trouve plus malheureux que lorsqu'il cultivait le champ de ses pères. S'il continue de résider à la ville, il y végète dans la misère. S'il revient dans son lieu natal, il y rapporte l'impiété, la corruption, le scandale, l'oisiveté. La désertion des campagnes est une véritable plaie sociale et une source abondante de misère.

Or, qui oserait dire que la religion est responsable de ce mal? Elle fait tout au monde pour le combattre. Elle recommande à tous les hommes de ne point se laisser séduire par l'ambition, mais de rester, à moins de vocation extraordinaire, dans la condition où la Providence les a fait naître. Elle proteste contre l'exode insensé de la campagne à la ville. Elle répète la parole de la sainte Écriture : « Ne laissez pas le travail des champs qui a été créé par le Très-Haut. » Est-ce sa faute si elle n'est pas écoutée et si des multitudes insensées viennent chercher dans les cités débordantes la misère, le vice, le rachitisme et la phtisie?

III. Une troisième cause de la misère, c'est l'amour du luxe.

Rien de plus funeste que l'amour du luxe, le goût des plaisirs et des divertissements, le goût des beaux habits, des meubles de prix, des habitations élégantes, de la vie commode, de la bonne chère. Cette passion pousse aveuglément les parents et les enfants à se procurer le superflu et l'inutile, lorsqu'ils n'ont pas même le nécessaire. Le mari ne pense qu'à des parties de plaisir lorsqu'il devrait penser à travailler. La femme s'occupe de futilités lorsqu'elle devrait s'occuper de l'éducation de ses enfants. La jeune fille ne rêve que rubans et dentelles, ne cherche qu'à briller et à plaire, lorsqu'elle

devrait se préparer un avenir sérieux et honnête. N'allez pas leur prêcher le prix de l'épargne, leur demander d'économiser la pièce de cent sous qui leur permettrait plus tard de construire un foyer, de donner une position à leur fils, de choisir un mari pour leur fille, et de s'affranchir peu à peu des angoisses du salariat. Non. L'épargne est un grand effort et un sacrifice très dur. Ils n'ont pas le courage de s'y résigner. Que dis-je? L'amour des folles dépenses ne tarde pas à amener les dettes. On étale une toilette de grand prix et ni l'étoffe ni la confection ne peuvent être payées. Endetté, on n'a plus de crédit nulle part. On ne trouve bientôt plus ni pain chez le boulanger, ni viande chez le boucher... Que reste-t-il à faire, sinon maudire la société et invoquer le génie des révolutions? L'amour du luxe est une véritable plaie sociale et une source abondante de misère.

Or, qui oserait dire que la religion est responsable de ce mal? Elle fait tout au monde pour le combattre. Elle condamne les folies du luxe. Elle fait une vertu de la mortification, du renoncement. Elle apprend à l'homme à se contenter de peu, à ne pas se créer des besoins factices. L'école sensualiste crie à tous : « Jouissez le plus possible, et le plus vite possible, et par tous les moyens possibles. » Elle allume ainsi dans les âmes une soif qu'elle est impuissante à apaiser, et elle n'aboutit qu'à préparer des déceptions d'autant plus cruelles qu'elles

succèdent à des espérances plus ardentes. La religion, au contraire, dit à tous : « Sachez vous abstenir et contentez-vous du nécessaire, si vous ne pouvez pas avoir le superflu. » C'est du bon sens. Est-ce sa faute si elle n'est pas écoutée et si tant de malheureux préfèrent à sa parole qui ne trompe jamais les mensonges intéressés et impudents des bateleurs qui annoncent un paradis terrestre imaginaire et toujours irréalisé ?

IV. Une quatrième cause de la misère, c'est l'immoralité.

L'antiquité disait qu'il fallait défendre les villes contre la corruption des mœurs avec plus de soin qu'on ne les défend contre les maladies contagieuses et contre les invasions de l'ennemi. L'antiquité a dit vrai. Quand un homme se livre à la débauche, il perd bientôt le sentiment de sa dignité et de sa grandeur. Il dégrade son âme, souvent même il ruine son corps. Vieillard à un âge précoce, on le voit promener ses membres tremblants et sa face ignoble. Il est la honte de l'espèce humaine. Il est l'opprobre de la société. L'immoralité est une véritable plaie sociale et une source abondante de misère.

Or, qui oserait dire que la religion est responsable de ce mal ? Elle fait tout au monde pour le combattre. Elle déclare que ceux-là seuls qui ont le cœur pur verront Dieu, et que la chair et le sang

ne posséderont pas le royaume du ciel. Elle travaille sans cesse à la réformation, à l'amélioration et à la sanctification des âmes, donc à l'assainissement des mœurs. On parle du *culte des lettres et des arts* et du développement de la raison humaine pour rendre les hommes meilleurs. Quelle grossière illusion ! Jamais l'homme ne fut plus intelligent, plus instruit, plus artiste que chez les Grecs et les Romains, et cependant jamais il ne descendit plus bas dans la boue de la dépravation. Et, de nos jours, est-ce que l'impuissance de la science à corriger les mœurs n'est pas une vérité éclatante comme le soleil ? On fait ruisseler l'instruction dans les rues. Hélas ! le niveau de la moralité ne s'élève pas avec le niveau de l'intellectualité. Messieurs, c'est la religion qui fait les mœurs, parce que seule elle agit sur la conscience. C'est elle encore qui, à l'heure présente, jette une goutte de pureté dans la corruption universelle. Est-ce sa faute si elle n'est pas écoutée et si nous sommes obligés de compter par milliers les victimes de l'immoralité contemporaine ?

V. Enfin, une cinquième cause de la misère, c'est la maladie.

La maladie, certes, n'est pas toujours la punition d'un péché personnel et la suite de quelque excès. Mais elle est cela souvent. Quelques-uns se tuent

par un labeur immodéré et sans trêve. Beaucoup se tuent par le vice qui dessèche dans sa source la santé des jeunes générations. C'est un axiome connu que la guerre fauche moins d'hommes que l'intempérance.

Or, qui oserait dire que la religion est responsable d'un tel mal ? Elle fait tout au monde pour le combattre. Elle anathématise tout ce qui contribue le plus ordinairement à altérer les santés : l'inconduite, l'intempérance, le travail prolongé et sans repos hebdomadaire. Est-ce sa faute, encore une fois, si on ne l'écoute pas, si on fait tout ce qu'elle défend, et si on ne fait pas tout ce qu'elle ordonne ?

Je conclus. La religion est favorable au bien-être de l'ouvrier. En effet, le peuple le plus heureux est celui chez lequel il y a le plus de moralité, le plus d'austérité, le plus d'ordre, en un mot le plus de vertu. Or, la religion tend à détruire les vices qui sont les principales causes de la misère. Donc, si on acceptait sa douce influence, le monde serait en même temps et meilleur et plus heureux. Ceci n'est pas niable. Un théorème de géométrie ne serait pas plus évident.

Qu'on ne nous parle pas, Messieurs, *de la prétendue rédemption du peuple* en dehors de la religion chrétienne et par la seule vertu de la raison

moderne. Ce n'est là qu'une fantasmagorie, une pièce de théâtre habilement montée au profit d'une poignée d'acteurs francs-maçons qui exploitent la crédulité populaire. Non, on ne rachètera pas le peuple en étouffant dans son cœur la notion du vrai Dieu et dans sa vie la pratique de la vraie religion, et en le livrant sans défense aux assauts des passions et aux excitations d'une presse obscène et impie. Une société dans laquelle les classes populaires sont saturées d'incrédulité et systématiquement déchristianisées est une société mal organisée et qui ne mérite pas de vivre. Et ceux qui appliquent de propos délibéré un pareil système sont des criminels dont il est difficile de mesurer la responsabilité. Réagissons, Messieurs, contre l'irréligion, et affirmons, propageons notre foi chrétienne qui est la meilleure garantie du bonheur éternel pour les âmes et du bonheur temporel pour les sociétés !

Amen!

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

La Religion s'occupe trop de la vie future
et pas assez de la vie présente

2^o LA RELIGION NE S'OCCUPE PAS ASSEZ DE LA VIE PRÉSENTE

MESSEURS,

Quelques-uns disent que la religion ne s'occupe pas de la vie présente, qu'elle ne travaille pas à améliorer le sort de l'ouvrier. C'est faux. D'abord la religion détruit les principales causes de la misère. Et puis elle a établi une multitude d'institutions de la plus haute utilité sociale, qui concourent directement à assurer le bien-être des masses. Je me propose de vous montrer cela aujourd'hui. Le spectacle est vraiment admirable.

I. La religion a institué le dimanche.

Est-il rien de plus salubre, de plus franchement populaire que cette institution? Le dimanche, ce

jour si profané dans notre siècle, est le jour du repos pour le corps qui n'en peut plus, le jour de l'instruction pour l'intelligence qui se relève et s'élance dans l'azur, le jour de l'édification pour le cœur qui se retrouve, se dilate et monte jusqu'à Dieu, le jour de la sociabilité pour les parents, les amis, les concitoyens que le travail isole les uns des autres pendant le cours de la semaine, le jour de la liberté pour le serviteur, le jour de l'égalité dans la prière, le jour de la fraternité de tous les hommes sous le regard du Père qui est là-haut. C'est le jour qui arrête la surproduction, qui rétablit l'équilibre entre l'offre et la demande, et qui ramène par là l'élévation du salaire. C'est le jour de Dieu, et en même temps le jour de l'homme et le jour du peuple.

Il faut être affolé et abruti par la passion anti-religieuse pour nier, ou seulement contester l'utilité de l'institution dominicale. Voyez les faits. La supériorité de l'ouvrier anglais, l'intelligence avec laquelle il défend ses intérêts et forme avec ses camarades de puissantes associations tiennent en grande partie à ce qu'il a gardé intacte la liberté de son dimanche. Pour lui, l'usine chôme à partir du samedi à midi. Le reste de la journée est consacré aux réparations des machines et aux petits travaux domestiques, si bien que le dimanche, du matin au soir, tout le monde est libre. Chez nous toutes les réformes seront vaines tant qu'on n'aura pas rendu

à l'ouvrier la liberté de son dimanche. Au Parlement et dans les administrations politiques, les plus farouches libres penseurs ne se font point faute d'en jouir. Pourquoi ne pas l'assurer à ceux qui ont une tâche cent fois plus dure que la leur? C'est la première et la plus sûre limitation du travail.

La religion a institué le dimanche. Il faut y revenir. On y reviendra. Et, vaincu par l'essence des choses, par la volonté de Dieu, le monde dira : « La religion a raison. Elle a bien fait d'instituer le dimanche. Elle a travaillé pour le bien-être de l'humanité. »

II. La religion a institué le **célibat religieux** qui contribue à l'aisance des travailleurs.

D'abord, *en sur élevant les salaires*. Comment cela? Les salaires diminuent jusqu'à devenir insuffisants, quand il y a trop-plein de la classe ouvrière et surabondance de bras qui sont mis au rabais. Par l'effet du célibat religieux, les ouvriers sont en moindre nombre, les bras sont plus rares, donc plus recherchés, donc mieux payés. La misère générale est atténuée. Et puis encore, et puis surtout, le célibat religieux contribue à l'aisance des travailleurs.

En leur rendant une multitude de services. On accuse couramment les prêtres, les moines et les

religieuses de ne rien faire pour le monde présent et même d'être les ennemis du peuple. Une pareille accusation serait idiote si elle n'était criminelle. Ils n'ont rien fait pour le peuple *les Bénédictins* qui ont défriché les plaines, desséché les marécages, assaini le sol et créé l'agriculture? Ils ne font rien pour le peuple *les Frères des Écoles chrétiennes* qui usent leur vie dans la pauvreté volontaire, qui se lèvent toute l'année à quatre heures du matin pour instruire et élever l'enfance et la jeunesse populaire? Elles ne font rien pour le peuple ces *Filles de la Charité*, presque toutes françaises, qui trouvent dans leur foi et dans leur cœur des remèdes à tous les maux et des consolations à toutes les douleurs et que le monde entier connaît, admire et vénère? Elles ne font rien pour le peuple ces *Petites Sœurs des Pauvres* qui, sans l'aide d'aucun serviteur, soignent plus de 40.000 vieillards, qui, avec les miettes des repas des riches, les marcs de café, les légumes recueillis dans les marchés, les soupes données dans les casernes, nourrissent toute une légion de délaissés? Elles ne font rien pour le peuple *ces religieuses* de tout ordre, de tout costume et de tout nom qui vont soigner les pauvres ouvriers chez eux sans accepter même un verre d'eau, qui tiennent des crèches, des asiles, des écoles, des orphelinats, des hospices, qui embrassent dans leur dévouement tous les âges, tous les besoins, toutes les misères?

« Non, répond la libre pensée, non toutes ces

créatures vouées au célibat religieux, toutes ces créatures idéales qui ne vivent que pour le peuple et qui meurent à son service, ne sont pas dignes de vivre. On est libre de s'associer pour exploiter des mines imaginaires et voler impudemment l'argent du public. Mais on n'est pas libre de vivre en commun et dans la virginité pour servir gratuitement les pauvres. On est libre de s'associer pour faire le mal habilement, mais on n'est pas libre de s'associer pour faire le bien ouvertement et simplement. »

Messieurs, la libre pensée dira et fera tout ce qu'elle voudra. Le bon sens et l'équité naturelle gardent leurs droits et proclament que la religion est la grande et vraie bienfaitrice des classes populaires. Elle a institué en leur faveur le dimanche... puis le célibat religieux. Elle a fait plus et mieux encore.

III. La religion a institué des œuvres de prévoyance et de charité qui ont pour but de prévenir et de guérir la misère et qui, de fait, la préviennent et la guérissent très efficacement.

Expliquons-nous bien. La religion n'a pas la prétention de répandre partout le bien-être et de supprimer complètement la misère. Elle ne fait pas de telles promesses, qui seraient criminelles, puis-

qu'elles sont irréalisables. Améliorons le plus possible l'état social. Mais sachons bien que, lorsque nous aurons fait toutes les réformes imaginables, il restera encore sur la terre une foule d'inguérissables malheurs. Le globe est pauvre : en le travaillant avec acharnement il donnera quelques richesses de plus, jamais en proportion des besoins et des désirs. Et puis non seulement le globe est pauvre, mais l'homme est exposé à mille accidents qui le précipitent dans la misère et qui déconcertent toutes les prévisions. Si donc on est sincère et si l'on ne veut pas tromper l'humanité, il ne faut pas lui promettre ce qu'on ne peut pas lui donner, c'est-à-dire l'exemption de la souffrance et le bonheur universel. La religion ne promet pas cela. Mais impuissante à supprimer la douleur, elle fait tout au monde pour la diminuer, et pour la diminuer elle institue

1° *Des œuvres de prévoyance et de préservation.*

Que n'a-t-elle pas fait dans le passé pour mettre l'ouvrier en état de se suffire à lui-même et de se défendre contre la misère ? Elle a fondé les corporations qui unissaient ensemble maîtres et ouvriers, patrons et apprentis, qui faisaient de chaque corps de métier ou de négoce une famille ayant son patrimoine, ses écoles, son hospice et sa caisse de secours, sa chapelle, ses fêtes et ses banquets... les corporations qui supprimaient les abus de la con-

currence, et qui réglaient les heures de travail et les salaires, garantissant ainsi à l'ouvrier le gain et le repos nécessaires. D'un trait de plume, la Révolution a détruit les corporations. Sous prétexte de donner la liberté à l'ouvrier, elle en a fait un salarié et un prolétaire, c'est-à-dire un homme ne possédant plus rien, ne s'appuyant plus sur personne, détaché du sol, devenu le nomade de la civilisation, vivant au jour le jour d'un gain toujours incertain, et courant d'un bout à l'autre du pays à la poursuite d'une position plus sûre et mieux rétribuée qu'il ne rencontre jamais. Émue d'une telle situation, la religion essaie d'y remédier, et nous la voyons

A l'heure présente se surmener et s'ingénier pour préserver l'ouvrier de la misère. Elle encourage la participation aux bénéfices, non point obligatoire, mais librement consentie par le patron à l'égard de ses ouvriers. Elle approuve et elle suscite les sociétés de secours mutuels qui assistent les malades et les blessés de la vie et qui, par leurs cotisations capitalisées peuvent même assurer des retraites aux vieillards. Elle voit d'un bon œil et elle favorise les sociétés coopératives de consommation et de production qui, les unes procurent au meilleur marché possible tous les objets nécessaires à la vie, et les autres font des ouvriers les actionnaires et les vrais patrons d'une usine, d'un atelier, d'un magasin. Elle invite les patrons et les ouvriers à s'entendre pour

organiser, spontanément et sous des formes diverses, des assurances contre la maladie, la vieillesse, le chômage et les accidents. Elle conseille au monde du travail de fonder des syndicats patronaux, ouvriers, mixtes, qui sont, sous une forme moderne, la résurrection des anciennes corporations. Elle pousse à la création des caisses d'épargne, des caisses de crédit rural et populaire. Que sais-je encore ? Elle procure du travail... elle remue ciel et terre pour trouver une place, un emploi rémunérateur à ceux qui en manquent. Et, quand elle n'a pas pu préserver le prolétaire de la misère, elle ne se décourage pas. Elle institue :

2° Des œuvres de charité et de soulagement.

Le mal qu'elle n'a pas pu prévenir, elle s'ingénie à le diminuer et à le guérir. Elle provoque des aumônes et les verse abondamment dans le sein du pauvre. Elle fonde pour les enfants des écoles, des ouvroirs, des orphelinats, — pour les malades et les vaincus de la vie des hôpitaux et des refuges, — pour les vieillards des asiles, — pour toutes les misères des institutions de tout genre... Dites que le paganisme n'a rien fait pour le bien-être des masses, qu'il n'a su que construire des bains, des amphithéâtres, des prisons, des cirques, des aqueducs, sans avoir même eu la pensée de construire un seul hôpital, à la bonne heure ! Vous serez dans le vrai. Dites que l'irréligion est stérile, et nul ne

le contestera, car les libres penseurs n'ont pas d'œuvres. Mais ne tenez pas un tel langage à l'endroit du catholicisme, car soudain 20 siècles indignés se lèveraient comme un seul homme pour s'écrier avec Chateaubriand : « Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu pas faites ? Partout où on tourne les yeux, on ne voit que les monuments de tes bienfaits. » La religion, disent quelques-uns, ne fait rien pour la vie présente. Une telle objection, Messieurs, ne tient pas debout. On la répète cependant, on la ressasse, on a le cynisme d'y revenir sans cesse. Il faut la réfuter, la confondre, la pulvériser. C'est ce que je viens de faire, et c'est ce que vous ferez vous-mêmes à l'occasion.

Amen!

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Il y a trop d'abus

1° EST-CE VRAI ?

MESSIEURS,

Pour se dispenser de respecter et de pratiquer la religion, il arrive assez souvent qu'on la repousse d'un mot qui a l'air d'être une objection péremptoire, et qui n'est qu'un prétexte futile. On dit : *Il y a trop d'abus*. A cette objection je vais opposer deux interrogations : 1° Est-ce vrai ? et 2° Qu'est-ce que cela prouve ? Est-ce vrai qu'il y a dans la religion tant et tant d'abus ? Étudions d'abord la question au point de vue du passé.

I. *Il y a eu des abus* dans le passé du catholicisme.

Ce n'est pas niable. Nous pouvons d'autant mieux l'avouer, que la religion n'en est pas responsable. Les saints n'ont pas craint de faire entendre au